

Nizamuddine Auliya et Amir Khusro

Adapté par Eesha Sardesai

Il y a bien des siècles, en Inde, vivait un maître soufi qui était réputé pour sa sagesse et sa grâce, sa générosité et les miracles qu'il réalisait dans la vie des gens. Il s'appelait Hazrat Nizamuddine Auliya et il appartenait à l'ordre chishti des saints soufis.

Nizamuddine avait établi son *khānqāh* à la périphérie de Delhi. Le *khānqāh* était un lieu de retraite spirituelle, une oasis de calme verdoyant où des gens de tous milieux venaient recevoir une nourriture pour le corps et pour l'âme. Chaque jour, des centaines de disciples arrivaient, souhaitant présenter leurs hommages au grand saint. Ils passaient des heures, parfois des jours, dans la présence sacrée de Nizamuddine Auliya – recevant ses enseignements, faisant des offrandes et savourant les repas copieux qui étaient préparés avec la nourriture qui lui avait été offerte.

Un matin calme, alors que Nizamuddine était assis dans sa véranda et offrait ses prières à Allah, à Dieu, il vit un homme entrer dans la cour de son *khānqāh*. L'homme était voûté ; il avait la tête basse et l'air épuisé, comme s'il avait enduré de nombreuses épreuves dans la vie. Ses vêtements étaient sales et déchirés, et ils pendaient tout flasques de son corps.

L'homme leva les yeux et son regard croisa celui de Nizamuddine. Immédiatement, il courut vers le saint et se prosterna à ses pieds. « Ô Maître ! » dit-il. Il parlait d'une voix faible, teintée d'une évidente note de désespoir. « Ô Maître ! »

Nizamuddine posa son *misbāh*, son chapelet, sur le tapis de prière près de lui.

« Dis-moi ce que tu souhaites dire. » Son intonation était extrêmement douce.

« Ô Auliya, dit l'homme d'une voix tremblante, ô Auliya, j'ai besoin de ta grâce, de ta *meherbānī*. Vois-tu, j'ai trois filles en âge de se marier. Elles ont toutes bon caractère et sont très travailleuses. Mais je ne suis qu'un paysan, et je n'ai pas de chance. Tu le sais, aucun prétendant ne prendra une épouse sans dot. J'ai fait tous les efforts possibles, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir – mais je ne peux toujours pas donner de dot. Le temps passe et maintenant, je ne suis pas seulement pauvre, je suis désespéré ! Je n'ai nulle part où aller, nulle part où me tourner. »

L'homme continua. « J'étais sur le point d'abandonner tout espoir, ô Auliya, quand un de tes disciples m'a parlé de toi. Il m'a parlé de ta grandeur, de ta compassion, de ta générosité. J'ai donc fait une longue route pour recevoir ta *meherbānī*. Oh, je t'en prie, fais-moi profiter de ta bonté. » Il inclina la tête avec révérence.

Nizamuddine avait écouté avec attention la plaidoirie du pauvre paysan. « Oui, je peux t'aider, dit-il après quelques instants. Il y a beaucoup de gens riches qui viennent ici pour recevoir la sagesse spirituelle et l'éveil intérieur, et ils apportent toujours des présents. Dis-moi, pourrais-tu rester trois jours avec moi ?

– Oui, oui, je ferais n'importe quoi ! dit le paysan.

– Alors tout ce que les gens m'offriront au cours des trois prochains jours sera pour toi », dit Nizamuddine.

Le paysan ouvrit des yeux ronds. *Quelle incroyable bénédiction !* pensa-t-il. *Quelle bienveillance ! Nizamuddine Auliya me donne à moi, un simple paysan, les offrandes que lui font les gens !* Le cœur plein de gratitude, il s'assit près de Nizamuddine et attendit.

Une heure passa. Deux heures. Finalement, la journée toucha à sa fin. Mais personne n'était venu recevoir le *deedār* de Nizamuddine, son *darshan*. Pas une seule personne n'était venue faire des offrandes !

Nizamuddine regarda le paysan avec une expression bienveillante et lui dit : « Il y a encore demain. »

Et donc, le lendemain matin, quand Nizamuddine s'installa dans la véranda et commença ses prières, le paysan revint s'asseoir près de lui. Il se joignit aux prières du saint. Tout était silencieux – le seul bruit venait de quelques oiseaux au loin. Le soleil matinal monta peu à peu dans le ciel.

Une fois de plus, la journée passa et personne ne vint recevoir les bénédictions de Nizamuddine Auliya. Comme le soir approchait, Nizamuddine se tourna vers le paysan : « Il reste encore demain. » dit-il.

Le troisième matin, Nizamuddine s'assit à nouveau dans la véranda. La cour était verdoyante et les fleurs embaumaient particulièrement. Le soleil perçait entre les feuilles des arbres, et dans ces taches de lumière la forme de Nizamuddine apparaissait encore plus lumineuse. Ce jour-là, l'atmosphère du *khānqāh* était différente, un peu particulière – elle avait des couleurs plus vives et vibrait d'une splendeur presque surnaturelle.

Mais même ainsi, le fait demeura : il n'y eut pas de nouveaux visiteurs. Pas de nouveaux chercheurs. Pas de nouveaux *chelās*, des disciples. Pas de fidèles ou de gens venus en pèlerinage. Pas une seule personne ne vint.

Le paysan était complètement déconcerté. Pendant les trois jours où le saint lui avait demandé de rester, pas de présents, pas d'argent, aucune offrande d'aucune sorte n'avaient été faite à Nizamuddine ! Il n'arrivait pas à croire que, même ici, même dans le *khānqāh* de Hazrat Nizamuddine Auliya, sa terrible malchance le poursuivait. Son esprit – tout son être – était en plein tumulte.

Qu'est-ce que j'ai fait de travers ? se disait-il.

Le paysan se tourna vers Nizamuddine, la détresse se lisant clairement sur son visage. « Ô Maître ! dit-il. Je suis plus démuné – plus maudit – que je ne pensais. Je ne sais pas comment je vais pouvoir continuer avec trois filles à marier. Mais je dois partir maintenant. S'il te plaît, permets-moi de partir. »

Nizamuddine Auliya parla. « Chacun est né avec sa destinée. Tu dois veiller à ce que tes trois filles se marient. Tu es venu au bon endroit pour recevoir ce qu'il te fallait pour cela – et pour beaucoup d'autres choses. Mais je suis un renonçant. Ce que je donne à ceux qui sont dans le besoin, c'est ce que je reçois des gens. »

Le paysan opina de la tête, et s'inclina.

« Cela dit, j'ai quelque chose que je peux te donner, dit Nizamuddine. Tu peux le vendre et utiliser l'argent pour acheter de la nourriture pour ton voyage de retour. »

Le paysan leva les yeux. Il était ému de voir ce grand saint se mettre en quatre pour veiller à ce qu'il ait de quoi manger pour son voyage.

Nizamuddine se leva et entra dans ses appartements. Quand il revint, il portait des sandales. Debout devant le paysan, il fit glisser les sandales de ses pieds et dit :
« Prends-les. Vends-les au marché. Tu auras au moins un peu d'argent pour manger. »

Le paysan ramassa les sandales en posant sur elles un regard plein de doute. Il se demandait combien d'argent il en tirerait : elles étaient en lambeaux, les semelles usées jusqu'à la corde. Néanmoins, il prit les paroles de Nizamuddine à cœur. Après s'être incliné une dernière fois devant le saint, il partit, les sandales à la main.

Le soleil tapait tandis qu'il marchait sur la route poussiéreuse. Ses pieds étaient lourds et il se sentait l'esprit embrumé. Son estomac le taraudait férocement. Après environ vingt minutes de marche laborieuse, il arriva devant un arbre dont les larges feuilles formaient une voûte. *Oh, parfait*, se dit-il avec un soupir de soulagement. *Je vais me reposer un moment sous cet arbre.*

Au moment où il s'installait à l'ombre et laissait ses yeux se fermer, il entendit quelqu'un arriver sur la route. Il plissa les paupières et, à travers la chaleur vaporeuse, il aperçut un miroitement faible, mais bien visible, qui venait dans sa direction. La masse scintillante grandit de plus en plus jusqu'à ce qu'il puisse en distinguer la forme. C'était une grande caravane : neuf chameaux sur lesquels étaient empilés de lourds coffres.

Un homme était assis sur le premier chameau. Il portait de magnifiques vêtements de soie et, sur la tête, un turban orné de pierres précieuses : des rubis, des émeraudes, des saphirs et autres. Alors que la caravane approchait de l'arbre sous lequel le paysan se reposait, l'homme la fit arrêter. Il descendit de son chameau et, à la stupéfaction du paysan, il marcha droit vers lui.

« Excusez-moi, Monsieur », dit l'homme au paysan. Sa voix était douce et courtoise, son intonation d'une beauté quasi-mélodieuse. « Est-ce que par hasard, vous connaissiez le saint Hazrat Nizamuddine ? dit-il.

– Oui, pourquoi ? répondit le paysan. Oui, bien sûr. Je viens de quitter son *khānqāh*.

– Ahh, dit l'homme. Oui, oui, je pensais bien que vous le connaissiez. Voyez-vous, j'étais sur mon chameau et soudain, je – j'ai senti la plus merveilleuse des fragrances... ». L'homme fit une pause et une expression rêveuse apparut dans ses yeux tandis qu'il prenait une inspiration profonde.

En expirant, il continua : « C'est le parfum de la présence de mon Maître, j'en suis sûr. Et cela vient de quelque part par ici – de vous, ou de cet arbre, ou... ».

C'est alors que l'homme les vit : les chaussures, les sandales de Nizamuddine. Ses yeux se remplirent de larmes.

« Oh, dit-il doucement. Est-ce que ce sont... celles d'Auliya ?

– Eh bien... oui » dit lentement le paysan. Il regarda l'homme avec curiosité, se demandant pourquoi il éclatait soudain en larmes. « Il me les a données pour que je les vende au marché. Ainsi, j'aurais un peu d'argent pour acheter à manger.

– Les vendre ? dit l'homme incrédule. Auliya vous a dit de les vendre ?

– Oui, c'est bien ce qu'il a dit, dit le paysan d'une voix faible.

– Si c'est l'ordre d'Auliya, alors je vais vous les acheter.

Et en échange, tenez – prenez ma caravane ! Prenez mes chameaux. Prenez toutes les soieries qui sont dans ces coffres, toutes les huiles fines, toutes les épices et les bijoux et l'or. Prenez tout. Et moi je recevrai de vous ces sandales.

– Prendre... tout... ce qui... est là ? » Maintenant c'était au tour du paysan d'être incrédule.

« Oui. Le ton de l'homme était ferme. S'il vous plaît, prenez tout. »

Et donc, ils firent l'échange. Le paysan monta sur le chameau, bouche bée devant ce soudain changement de fortune, et il partit sur-le-champ avec la caravane – tous les coffres, les soieries, l'or. L'homme, qui s'appelait Amir Khusro, prit les sandales de son Maître.

Pendant un moment, Khusro les regarda, n'en croyant pas ses yeux. Là, dans ses mains, il y avait les sandales de Hazrat Nizamuddine Auliya : le réservoir de la grâce du Maître, des bénédictions du Maître, de la sagesse du Maître et de tous les mystères et tout le mysticisme de l'univers. Il les sentait vibrer, palpiter de la force vitale, de ce qui ne pouvait être que le souffle même de Dieu.

Khusro était un poète et musicien accompli et un érudit qui avait servi pendant de nombreuses années les sultans de Delhi. S'étant retiré de la cour royale, il avait emballé tous ses biens sur une caravane et s'était mis en route pour passer le reste de ses jours au service de son Maître. Les neuf chameaux, les coffres d'or et de parures qui venaient de partir avec le paysan, c'était toute sa richesse matérielle. Mais elle ne comptait guère pour lui, surtout compte tenu de ce qu'il possédait maintenant, le si précieux cadeau de son Maître.

Il s'installa sous les grandes feuilles inclinées de l'arbre et posa les sandales sur sa tête. Il plongea en transe profonde – pendant des heures qui bientôt firent un jour, deux jours, trois jours. Quand il finit par ouvrir les yeux, il vit le même environnement qu'avant : la route poussiéreuse, les plantes qui poussaient çà et là, la ville à l'horizon. Pourtant, tout semblait différent.

Ou peut-être était-ce lui qui était différent, voyant ces choses d'un œil neuf. Tout était vivant, respirait, vibrait – et il en faisait partie. Il ne faisait qu'un avec tout cela.

Il prit la large ceinture de soie verte qu'il portait autour de la taille. Avec beaucoup de soin, il enveloppa les sandales du Maître dans la soie et les posa à nouveau sur sa tête. Tout en les maintenant en place de ses mains, il se leva et se dirigea vers le *khānqāh* de Nizamuddine.

Quand il arriva, Nizamuddine était assis sur sa terrasse, égrenant les perles de son *misbāh*. Le *khānqāh* était installé dans un monde de couleurs, de sons et de parfums : les oiseaux semblaient chanter en chœur ; les fleurs s'épanouissaient avec exubérance ; la lumière du soleil dansait à travers les arbres, créant des formes avec les ombres.

Nizamuddine regardait Khusro approcher avec révérence, le paquet de soie verte sur la tête. Quand il s'approcha, Nizamuddine demanda : « Qu'est-ce que tu portes ?

– Ô Maître, dit Khusro avec enthousiasme. Ce sont tes sandales bénies.

– Où les as-tu trouvées ?

– Je les ai achetées à un pauvre voyageur, répondit Khusro. Il était assis avec elles sous un arbre, pas loin d'ici.

– Et combien t'ont-elles coûté ? »

La poitrine de Khusro se souleva de fierté. « Ô Auliya, s'exclama-t-il. J'ai donné à cet homme *toutes* mes possessions. Je lui ai donné une caravane de *neuf* chameaux. Et ces chameaux portaient des soieries, des huiles, des épices, des bijoux, de l'or et encore beaucoup, beaucoup d'autres choses ! »

Nizamuddine continua à faire tourner son *misbāh* entre ses doigts et dit à Amir Khusro : « Donc, tu les as eues pour pas cher. »



© 2021 SYDA Foundation®. Tous droits réservés.